

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										✓	

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 22 AOUT, 1878.

No. 4.

## AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

**U**ne domestique proprement mise lui ouvrit la porte et l'introduisit dans le salon où il trouva le respectable ministre et sa femme. Le premier se leva aussitôt du siège sur lequel il était assis devant le feu, s'inclina gracieusement et ajouta son sourire amical à celui de sa compagne qui avait déjà salué l'étranger. Le jeune homme avait été frappé par l'apparence de la maison et était préparé à juger favorablement des personnes qui l'habitaient; son attente ne fut pas trompée.

Lorsque M. Wharton s'inclina devant le jeune étranger, on eût pu le prendre pour la personnification de son ministère, tant il y avait en lui de calme, d'aisance et de distinction.

Mais si la physionomie vénérable du pasteur fit impression sur le jeune homme, d'un autre côté les manières distinguées et l'agréable extérieur de l'étranger ne produisirent pas moins l'effet sur le ministre. Le jeune visiteur était quelque peu agité, et la rougeur qui colorait ses joues pouvait avec peine passer pour naturelle; sa chevelure noire présentait un contraste frappant avec le front élevé et pâle qu'elle laissait découvrir, et son regard avait une expression de tristesse peu ordinaire chez un jeune homme de dix-huit ans. L'accueil bienveillant du pasteur eut bientôt fait disparaître l'embarras qu'avait trahi son entrée.

“ C'est sans doute à monsieur Wharton que j'ai l'honneur de parler ? ”

M. Wharton s'inclina.

“ Veuillez excuser, monsieur, la liberté que prend un étranger; mais je voudrais vous demander quelques renseignements. Je cherche dans un village une habitation pour ma mère et mes deux sœurs; et, bien que nous ne connaissions ici personne, d'après ce que j'ai appris de l'endroit, je crois que ma mère en sera satisfaite. J'ai donc pris l'étrange liberté de m'adresser à vous. Est-il probable, monsieur, que je puisse trouver ici ce que je cherche ? ”

M. Wharton fit attendre sa réponse, et, détournant ses regards du jeune homme, rencontra ceux de sa

femme, qui mit son tricot de côté et dit aussitôt :

“ Si le cottage blanc était seulement assez bon, monsieur Wharton ? ”

Il secoua la tête. “ Il conviendrait difficilement, ma chère amie, pour une famille habituée à la vie de la ville.

— Si la maison, monsieur, est assez près de l'église pour que ma mère puisse s'y rendre à pied, nous ne demandons rien de plus; car c'est pour des motifs d'économie que nous devons changer de demeure. ”

M. Wharton regarda fixement le jeune homme pendant qu'il parlait ainsi, et son cœur commença à se sentir ému. Cette confiance si franche et si mâle, s'ajoutant à la première impression déjà favorable, acheva de toucher son âme et éveilla sa générosité. Dans tous ses traits éclata aussitôt cette affabilité qui était leur expression la plus ordinaire, et il adoucit le son de sa voix en répondant :

“ Il ne saurait y avoir de difficulté quant à la distance de notre église, et je pense qu'avec quelques réparations le cottage pourrait répondre à vos goûts. Mais nous ne pourrions visiter l'endroit ce soir : faites ici comme chez vous cette nuit, et demain matin je serai heureux de vous y accompagner. ”

Le jeune homme se leva et s'inclinant poliment :

“ Je ne puis me résoudre, monsieur, à abuser de votre hospitalité. J'ai laissé mon cheval à l'auberge et je crains d'avoir déjà pris trop de liberté en venant vous demander tous ces renseignements.

— En aucune façon, point du tout, monsieur; et si vous n'avez aucun motif sérieux de nous quitter, je regarderai votre présence comme une faveur; car j'ai bien des questions à faire sur la ville, et un visiteur qui en vient est dans cette saison une rareté.

— Votre cheval trouvera probablement ici meilleure chère; votre auberge n'est pas précisément ce que nous voudrions qu'elle fût. Ainsi, permettez-moi d'ajouter ma prière à celle de mon mari, et puis, vous savez, comme femme, on peut me pardonner un peu de curiosité. Si nous devons être voisins, il est juste que nous fassions connaissance. ”

Le jeune homme ne pouvait résister à cette double attaque. Il rougit,

sembla hésiter à reprendre sa chaise, quand Mme Wharton, souriant de la manière la plus engageante, continua :

“ Vous savez que les visiteurs ne sont pas aussi nombreux maintenant que lorsque la saison d'été chasse nos amis de la ville : peut-être connaissez-vous quelques-uns d'entre eux ? ”

— Je crains bien que non, madame. Depuis notre séjour à la ville, divers motifs nous ont empêchés de faire des connaissances; nous pouvons à peine dire que nous en ayons fait une.

— Il n'y a pas longtemps alors que vous êtes à New-York ?

— Trois ans seulement, madame. ”

A ce moment l'orage éclata. Il secouait avec fureur les fenêtres; l'aspect du dehors était loin d'être gai, et le jeune homme commença à se féliciter de ne pas courir sur la route. Le contraste frappant que présentait l'intérieur n'était pas perdu pour lui, et en dépit de ses émotions, il commença à apprécier le bien-être qui l'entourait. Un feu joyeux pétillait dans le poêle à la Franklin et illuminait ses flancs noirs et polis; les petites figures dont il était orné éclataient dans toute leur beauté, tandis que des chenets en bronze, du garde-feu, des pelles, des pincettes, de chaque petit crochet, de chaque bouton s'élançaient de brillants rayons qui allaient dansant dans la chambre et donnaient la vie à cette scène d'intérieur. A mesure qu'il portait ses regards autour de lui, dans chaque pièce d'ameublement, en bois, en bronze, en marbre ou en argent, il voyait se refléter sur une surface brillante la joyeuse lumière dansante.

Bien des pèlerins, qui n'avaient fait que traverser ce village, avaient trouvé dans cette humble demeure un asile plein de charme. La propreté et l'ordre qui éclataient jusque dans les plus petits détails, l'air de calme et de pure jouissance que respirait l'attitude de ce couple respectable, l'esprit d'amour qui décollait de leurs paroles, le son de leur voix, la grâce de leurs manières, tout chez eux inspirait une délicieuse sécurité accompagnée des plus douces visions.

Comment Edwards aurait-il pu résister à une telle influence? Il la sentait s'emparer de lui de moment en moment et l'entourer de liens de plus en plus forts. Le monde ne lui avait jamais tant souri depuis des mois et des années!

“Excusez-moi, dit M. Wharton; ai-je bien compris, ne vous appelez-vous pas Edwards?”

M. Wharton marchait depuis quelque temps dans la chambre, selon sa coutume, et regardait par intervalles les effets de la tempête. Sa femme, du ton le plus doux et le plus amical, interrogeait avec délicatesse le jeune homme sur ses parents. Elle prenait trop d'intérêt au représentant de cette famille pour ne pas désirer la connaître.

“Oui, monsieur, je m'appelle James Edwards.”

M. Wharton s'assit et regarda son hôte avec une fixité qui lui fit presque peine.

“Et ne m'avez-vous pas dit que votre père venait du sud? De quelle partie du sud?”

—De la Caroline du nord.

—Puis-je vous demander son premier nom?”

—John Edwards, de Pine-Grove.”

M. Wharton posa sa main sur l'épaule du jeune homme :

“Êtes-vous le fils de John Edwards? Votre père n'a-t-il pas été au collège de Yale?”

—Oui, monsieur, il y resta deux ans. Mais je lui ai entendu dire qu'à la mort de mon grand-père, il fut obligé de retourner à la maison et de diriger la propriété.”

Mme Wharton avait mis de côté son tricot et partageait l'émotion de son mari, comme si elle pressentait quelque étrange découverte.

“Monsieur Wharton! cela se peut-il? est-ce possible? Ce serait le fils de votre vieil ami?”

—Mon cher fils, dit M. Wharton, et il prit la main du jeune homme dans les siennes, est-ce possible? Oui, c'est bien lui; je revois l'œil brillant et la noire chevelure de votre père. D'où vient... qui vous a conduit vers moi? Soyez le bienvenu, mille fois le bienvenu.”

Edwards n'était pas moins ému; une vive rougeur animait ses traits naturellement pâles, et il rendit à M. Wharton son étreinte cordiale, pour prouver au vieil ami de son père quelle joie remuait en lui cette reconnaissance.

Ce furent alors mille demandes, mille réponses. L'œil bleu et calme de M. Wharton se mouilla plus d'une fois au récit des sombres épreuves qui avaient obscurci les dernières années du père d'Edwards: sa jeunesse avait été si gaie et si heureuse!

“Vous ne pouvez imaginer, mon jeune ami, quelles émotions je ressens! Votre père vous a-t-il jamais parlé d'un grand service rendu par sa bonté à un de ses camarades de collège?”

—Non, monsieur, jamais.

—Ah! je le reconnais là! C'était un noble cœur; mais son vrai caractère

ne fut compris que d'un bien petit nombre. Avait-il gardé jusqu'à ses dernières années une certaine hauteur dans ses relations avec les étrangers?”

—Il était très-réservé, monsieur, en dehors de l'intimité et même dans sa famille. Si nous avions pu douter de sa tendresse, ses manières, qui avaient quelque chose de tout particulier, auraient pu être mal comprises.

—C'est bien cela. Il n'a pas eu beaucoup de relations?”

—Je pourrais presque dire aucune, monsieur.

—Je l'avais bien prévu; et cependant peut-être jamais homme ne posséda un cœur plus ardent, plus capable d'une forte amitié. Je le vis pour la première fois une semaine environ après son entrée au collège; nous étions dans la même classe, placés l'un près de l'autre. Je ne sais quoi dans sa personne attira mon attention, bien que son salut froid et guindé, quand il prit place à côté de moi, sa contenance sévère et la roideur glaciale de sa démarche eussent produit sur moi un effet désagréable; son attitude contrastait si fort avec la nôtre, que d'abord sa présence me fut pénible. Je le jugeai trop susceptible et je craignais à toute heure que la légèreté irrésolue, mais bonne au fond, de nos camarades, n'amenât un éclat qui en eût fait notre ennemi. L'opinion que je m'étais faite se trouva juste et fut sans doute la mesure de ma conduite à l'égard de notre nouveau condisciple. Sans obéir à un sentiment de crainte qu'excluait d'ailleurs l'égalité d'âge, ma délicatesse évitait toute occasion de le mécontenter. Il était seul au milieu de la foule; son aversion pour la société de ses camarades le condamnait à la solitude.”

James, suspendu aux lèvres de M. Wharton, écoutait avec le plus vif intérêt l'histoire d'une jeunesse si chère. Cette dernière remarque ne lui passa pas de l'affecter.

“Oui...il en était ainsi, surtout pendant ces dernières années. Mon père...”

Mais ce nom bien-aimé lui rappelait un souvenir encore trop tendre et trop cuisant à cette heure. Il ne put aller plus loin. Le cœur sympathique de Mme Wharton comprit ce silence, d'autant plus qu'elle s'aperçut des mâles efforts du jeune homme pour réprimer cet élan d'une légitime douleur.

“Comme de juste, je ne lui imposai pas ma société, mais moi-même mes moyens m'interdisaient les frivolités de la vie de collège et m'obligeaient en quelque sorte à la retraite. Je m'imaginais quelquefois que M. Edwards me supportait plus facile-

ment que tous les autres. Un jour, je me le rappelle, il m'invita à venir dans sa chambre, et une ou deux fois me demanda de l'aider pour un problème difficile. Il était avec moi aimable et courtois et sortait de sa réserve, toujours polie d'ailleurs.

“La seconde année un coup soudain me frappa. Mon père, complètement ruiné, me rappelait; il fallait chercher une autre profession; je tombai un moment dans le désespoir. J'avais toujours occupé un assez bon rang dans sa classe. Je désirais finir mes études; tout autre projet me semblait ne me promettre que des travaux pénibles et sans résultat. Pour comble d'infortune, j'étais en arrière d'une somme considérable; je n'avais pas reçu ma pension le dernier terme, et la lettre qui venait d'arriver ne contenait que juste ce qui m'était nécessaire pour retourner chez moi.

“Désappointé, mortifié et presque sans espoir, je me renfermai dans ma chambre et prétextai une indisposition pour ne pas paraître aux cours. Beaucoup de mes camarades tombèrent dans ma chambre dans le courant de la journée; mais auquel pouvais-je m'ouvrir? Quand le soir arriva, j'étais presque fou. On frappa doucement à ma porte: votre père entra. Un sourire bienveillant éclairait son visage. Il me parla en termes d'amitié tels que je ne les eusse jamais espérés de lui. Il avait deviné au premier coup d'œil que j'étais en proie à une peine secrète.

“Je n'ai pas l'habitude, dit-il, de fatiguer mes amis, et je désire ne pas le faire aujourd'hui; mais permettez-moi de vous demander quel chagrin vous avez?”

“Tant de franchise éclatait dans toute sa personne, que je ne puis résister, et aussitôt je lui ouvris mon âme. Il parla peu, mais ce qu'il me dit m'alla au cœur. Après quelque temps il me quitta, et bientôt on vint m'apporter une lettre. Elle était de votre père: une douzaine de lignes m'informaient simplement que la somme incluse était tout ce qu'il pouvait économiser sans se gêner, que je la lui rendrais quand je pourrais. Il m'envoyait deux cent dollars.”

La voix tremblante de M. Wharton en terminant ce récit montrait avec quelle ardente reconnaissance il avait gardé le souvenir de cette action généreuse. Le jeune Edwards se leva le cœur brûlant d'émotion. Il connaissait le noble caractère de son père. Le monde ne l'avait jamais connu; il l'avait regardé avec indifférence, mais son oreille venait de recueillir les témoignages d'un homme qui l'avait vu à l'œuvre et qui avait éprouvé sa générosité.

Ses larmes jaillirent; jusqu'alors il

les avait refoulées et contenues : il ne voulait point exposer sa douleur devant une foule indifférente. Mais pourquoi réprimer maintenant ses pleurs ? d'autres yeux que ceux du noble enfant en versaient aussi ; il se voyait entouré de sympathies vraies, et était fait pour sentir le prix d'une amitié sûre et durable.

IV

James, à la pressante invitation de M. et de Mme Wharton, s'était hâté d'amener sa mère et ses sœurs au presbytère. Ce leur fut un grand soulagement de quitter la ville et ses pénibles souvenirs pour ce paisible séjour.

Il n'est guère de village qui ne renferme un individu actif et remuant, et dont le rôle semble être de faire tout au monde, tout, excepté ce qui le regarde.

Le grand pourvoyeur du village en question, M. Timothée Tightbody, était le seul commerçant de l'endroit ; né pour réussir dans le monde, avec de faibles ressources il s'était créé une position respectable. De bonne heure il avait quitté la maison paternelle et les rives charmantes du Doon ; bien convaincu de ce principe que "les petits ruisseaux font les grandes rivières," après des débuts modestes, il avait enfin réussi à acheter un fonds et à remplir son magasin de marchandises.

M. Timothée Tightbody conserva son système d'économie au sein de sa prospérité, et comme il prenait grand soin de sa boutique, celle-ci ne tarda pas à le payer de retour. C'était un petit homme trapu, d'allure assez engageante ; il parlait avec une grande volubilité, et quelques grains d'accent écossais suillaient à donner du piquant et de force à son débit. Il était au fait de toutes les convenances, et ses manières étaient empreintes d'un je ne sais quoi qui charmait toutes les classes. Plein de déférence pour M. Wharton, toujours le premier à remplir les devoirs qui obligent un paroissien envers son ministre, il ne manquait pas une cérémonie religieuse. Jusqu'ou M. Timothée suivait les avis de son bon pasteur, c'est ce que nous n'avons pas la prétention de dire exactement ; mais il était toujours à sa place, ne dormait jamais pendant le sermon, et s'empressait toujours d'ouvrir la porte de son banc au moment où M. Wharton passait dans la nef, et alors on échangeait une sollicitude si édifiante de la santé de M. et de Mme Wharton, que c'était presque une leçon pour tous les assistants.

(La suite au prochain numéro.)

REMERCIEMENTS.

M. E. Montmin. — Lévis — Merci pour l'envoi de plusieurs souscripteurs, continuez s. v. p. à nous en envoyer. L'Abonnement strictement payable d'avance.  
M. J. B. — Québec — Merci aussi pour vos nouveaux souscripteurs. Le journal ne peut se vendre moins de 2 centins le numéro.

ANNIVERSAIRES.

Août.

- 25 — Dernier Parlement à Québec, 1837.
- Le Prince de Galles débarque à Montréal et inaugure le Palais de Cristal et le Pont Victoria 1860.
- Grande tempête dans le Golfe St. Laurent, 150 pertes de vie, dommages évalués à au delà de 10 millions de piastres.
- 26 — Naissance du Prince Albert, époux de Sa Majesté la reine Victoria, 1819.
- 27 — Bataille de Long Island, 1776.
- 28 — Naissance de Goëthe, 1749.
- Le Vapeur "Persian" incendié sur le Lac Michigan, 1875.
- 29 — Bataille de Rhode-Island, 1778.
- 30 — Mort de Brigham Young, le prophète Mormon, 1877.
- 31 — Mort de Henri V, 1422.
- Abdul Hamid proclamé Sultan, 1876.

VARIÉTÉS.

Un jour que la voiture de M. de Bièvre était arrêtée par un enterrement, il cria à son cocher : "Prends garde que les chevaux prennent le mors aux dents."

\*.\*

LES SACREMENTS.

Damon disait un jour à son épouse Hortense :  
"Les sacrements sont objets d'importance ; Sais-tu leur nombre ? — Oui, sept. — C'est trop commun,  
Six. — Depuis quand ? — Depuis que pénitence,  
Et mariage, hélas ! n'en font plus qu'un."

\*.\*

Tout n'est pas rose dans la profession d'avoué en Italie ; il arrive quelquefois qu'on les paie en monnaie de singe, ou plutôt en monnaie de lièvre, comme le prouve l'anecdote suivante, que nous empruntons au *Movimento* ; de Gènes.

Un paysan qui venait d'avoir un entretien avec un avoué, qu'il avait chargé de quelques affaires, lui dit :

— Je désirerais savoir combien je vous dois, mais je ne pourrais pas vous payer maintenant.

— Diable, donnez toujours quelque chose pour commencer.

— Eh bien, si vous voulez prendre un lièvre, à compte ?...

— Certainement, je le prendrais pour commencer...

— Eh bien, si vous le prenez, vous êtes plus fort que mon chien, qui a couru toute la nuit sans pouvoir l'attraper.

CONDUITE A TENIR DANS LES CHARS.

Règles pour les Dames

1o. Lorsque vous verrez entrer un nouveau voyageur dans le char, étalez vos jupes le plus qu'il vous sera possible, afin de faire croire qu'il n'y a plus de place et que, crainte de vous gêner, le nouvel arrivant soit obligé de se tenir debout.

2o. Lorsqu'il fait mauvais et que le bas des robes est crotté, avisez un monsieur vêtu de noir qui se rend en soirée, et en passant essuyez-les sur les jambes de ses pantalons. Ce monsieur sera enchanté et fera même des excuses.

Nota. — Si le monsieur vêtu de noir ne s'y trouve pas, prenez le premier venu, l'effet serait peut-être moins vit, mais il se produira néanmoins.

3o. Si un homme vous cède sa place, gardez-vous bien de le remercier de sa complaisance, de peur de passer pour une personne peu habituée à recevoir des politesses.

4o. Comme les enfants sont certainement très intéressants, laissez ceux que vous avez avec vous monter avec leurs pieds boueux sur les genoux de vos voisins ou passer sur leur figure leurs mains barbouillées de sucreries ou de confitures. Leurs caresses sont si gentilles.

Pour les personnes des deux sexes.

Il est presque inutile de vous conseiller de placer les paquets ou les paniers que vous avez avec vous de manière à gêner le plus possible les personnes qui sont dans le char.

Je terminerai en faisant remarquer que l'amour de soi-même étant la première loi de la nature, le premier principe d'une personne bien élevée est de se mettre le plus à l'aise qu'il lui sera possible, sans se préoccuper des conséquences.

P. S. — Il est drôle de cracher par les portières, car huit fois sur dix il se trouve un passant juste à point pour recevoir le projectile dans la figure.

— La vio est le meilleur remède contre l'étonnement.

EXPLICATIONS.

Le mot de l'énigme du numéro 3 est Gril.

Pour le Rébus non illustré du No. 3 l'explication est :

Article du genre masculin — LE — coupe avec une lame dentelée — SCIE — l'appendice d'un vase quelconque — ANSE — et se jette dans les bras de Morphée — ET — DORT.

Ou bien, en français : LE SILENCE EST D'OR.

AVIS aux jeunes gens qui seraient disposés à solliciter des abonnements pour notre journal — Nous enverrons dix numéros pendant six mois (adressés séparément aux personnes qui souscriront) sur la réception de \$4.25, et dix numéros, pendant un an, pour 8.50.

## Une Chanteuse des Rues.

—:—  
 Le reste, je n'en étais guère plus avancé. L'intelligence et le caractère de Louise s'étaient singulièrement développés depuis nos premières et innocentes amours. La pauvre fille, qui était l'honnêteté même et qui savait parfaitement que je ne voulais pas être son mari, ne parvenait qu'à force d'indulgence à ne pas voir dans mes propositions autant d'injures. Elle se bornait à prendre des précautions pour ne pas se trouver seule avec moi. Si le hasard me ménageait, quoi qu'elle en eût, un tête-à-tête avec elle, je me trouvais en face d'un petit dragon qui me tenait tête et me raisonnait au point de me dérouter et de me réduire au silence. J'étais froissé, irrité, exaspéré, je n'oserais dire *malheureux*; car, en toute cette aventure, j'étais le jouet bien moins de la passion que de ma vanité.

Entre ma mère, d'une part, qui, de plus en plus sensible à l'hypocrisie de Jacques, avait décidé qu'il épouserait Louise; de l'autre, entre mon cousin et moi qui la courtisions dans des vues essentiellement différentes, la position de la jeune fille était intolérable. Parce qu'il ne lui convenait ni d'épouser Jacques ni d'être ma maîtresse, la maison devenait pour elle une sorte de purgatoire où elle expiait les prétentions et les sottises d'autrui. En dessous, et c'était son droit, elle songeait à s'en échapper au moyen d'un coup de tête qui s'accordait avec les élans de sa nature aimante. Tandis que nous nous disputions ses faveurs, mon cousin et moi, un troisième amoureux, dans la coulisse, nous faisait jouer, sans le savoir, le rôle ridicule des deux voleurs de la fable. Vous devez présumer quelle fut notre stupéfaction à nous tous le jour où Louise, prenant ma mère en particulier, lui avoua en rougissant qu'elle aimait quelqu'un et qu'elle désirait avoir son consentement pour se marier.

Je renonce à vous peindre l'état de ma mère à cette nouvelle. Ce fut plus que du désappointement, presque du désespoir. Louise, à la longue, lui était devenue nécessaire; à moins de sa pupille, elle se sentait tout aussi gênée qu'un premier rôle de tragédie sans confident. Outre cela, la jeune fille qui était gaie, qui avait une mémoire heureuse, une voix juste et d'un timbre agréable, chantait tout en travaillant, ou des noëls ou de vieilles chansons, et rendait par là l'intérieur de la maison moins monotone et moins triste. Une considération personnelle, mais, je crois,

purement instinctive, plaidait chez ma mère en faveur de Jacques, bien plus que celle des perfections de ce Jacques. Le mariage de ce dernier était naturellement subordonné à sa position; or, sa position était loin d'être assez solide pour le poids d'un mariage: il y avait donc tout lieu de croire que Louise resterait encore de longues années à la maison. Au total, ma mère, excellente femme du reste, comme vous le verrez plus tard, avait néanmoins ses petits défauts; elle était d'un caractère entier et opiniâtre. Sans parler des droits qu'elle se croyait à la reconnaissance de Louise, elle la considérait un peu comme sa fille, et, à ce titre, comme un fief, une propriété, un nègre en servage dont elle se flattait de pouvoir disposer à sa fantaisie. A part mon cousin et le reste, rien ne pouvait la froisser plus cruellement que de voir la jeune fille se choisir un mari sans la consulter.

Dans la maison dont nous occupions un étage, rue des Marais, habitait, depuis près de six ans, un jeune ouvrier facteur de pianos, Allemand de Vienne, qui s'appelait Georges Moser. Représentez-vous un garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, de moyenne taille, avec des cheveux blonds, des yeux bleus, un nez aquilin, un teint blanc et rose, et une petite touffe de favoris laineux d'une nuance excessivement claire de chaque côté des joues. Tout en son visage, plus qu'en celui d'aucun autre, respirait l'honnêteté, la candeur, la sérénité. Il travaillait dans les ateliers d'Érard, cour de Bretagne, au faubourg du Temple. Chose à noter, peut-être, sans ma mère n'eût-il jamais même soupçonné l'existence de Louise. Ma mère s'ennuyait et voulait se remettre au piano. Son instrument, pour n'avoir pas été accordé depuis quinze ans au moins, avait besoin d'une réparation considérable. Il était naturel qu'elle pensât à Moser, dont on lui avait parlé comme d'un très-habile ouvrier. Le jeune Allemand s'éprit de Louise à première vue, et Louise devina sur-le-champ sans déplaisir le sentiment qu'elle lui inspirait. Il était jeune, doué d'une figure charmante, gagnait bien sa vie, passait pour un garçon rangé, avait, en un mot, tout ce qu'il fallait pour plaire à une fille raisonnable. Louise l'encouragea d'abord des yeux. Ils se rencontrèrent des lors fréquemment dans les escaliers ou à la promenade. Ils avaient eu insensiblement des entretiens furtifs; finalement ils étaient convenus de se marier.

Ma mère se flatta tout d'abord de découvrir dans une enquête sur la vie de Moser des prétextes de s'opposer raisonnablement au mariage, mais à la suite de renseignements puisés à des sources authentiques,

elle fut contrainte de s'avouer à elle-même que le choix de la jeune fille était excellent. Ses objections contre ce mariage ne pouvaient donc plus être prises que dans le sentiment. Voici à peu près ce qu'elle dit à sa pupille: "Je n'ai pas cessé d'avoir pour toi la tendresse d'une mère et, à ce titre, j'ai bien quelques droits à ton obéissance. Je me suis flattée que tu ne sortirais pas de la famille et que tu épouserais Jacques. C'est un brave garçon qui t'aime et qui te rendra heureuse. Tu me blesserais mortellement en trompant mon espoir. Réfléchis." Quelle impression cela pouvait-il faire sur le cœur d'une fille amoureuse? Louise se borna à répliquer quelle aimait Moser et qu'elle n'aimerait jamais mon cousin, ce qui était décisif. Ma mère n'en persista pas moins opiniâtrement à vouloir la faire changer d'avis. Notre maison se partagea en deux camps. Si mon père et moi nous déclarâmes en faveur de la jeune fille, il n'est pas besoin de dire à quel parti Jacquot se rangea. D'ailleurs, la fermeté virile que Louise puisait dans l'amour la rendait capable de tenir tête à toute la maison. Sa résistance inflexible occasionna chez ma mère une irritation profonde. Quelque jours avant le mariage, dans une dernière scène, sous l'empire du ressentiment, elle lui dit; "Je te déclare, Louise, que si tu passes le seuil de cette maison pour te marier avec Moser, je ne te reverrai jamais, que tu seras pour moi absolument comme si tu étais morte.—Vous me mettez au désespoir, madame, répondit la pauvre fille les larmes aux yeux. Si je vous obéis, je suis malheureuse; si je vous résiste, vous me retirez votre tendresse. Vous ne pouvez pas douter de mon respect et de mon dévouement. Mais je vous redirai avec douleur que j'ai engagé ma parole et que je ne puis pas y manquer. J'espère encore, madame, que vous finirez par me rendre justice et que votre colère contre moi ne durera pas toujours." Elle se maria, et je ne la revis plus.

(La suite au prochain numéro.)

## JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,  
 par P. NAP. BUREAU.

## CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	\$1.00
Six mois.....	0.50
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170<sup>1</sup>/<sub>2</sub> rue Sparks, Ottawa.